

Informations
Correspondance
Ouvrières

SOMMAIRE

DICTATURE
DES
INTELLECTUELS

REMARQUES CRITIQUES
SUR LES "REFLEXIONS" DE MAX NOMAD
PAR PAUL MATTICK (1934)

LE NUMÉRO

mensuel

En 1917, la Révolution russe avait anéanti le tsarisme et amené les Bolchevicks au pouvoir ... Quand la défaite des spartakistes en Allemagne eut empêché une révolution mondiale, Lénine chercha, en revenant à la tactique du parlementarisme à gagner les ailes gauches des partis socialistes. La majorité des communistes allemands s'y opposa vigoureusement. Ils furent exclus et c'est contre eux que Lénine écrit sa brochure sur la "maladie infantile"... Görter... y répliqua par sa brochure "Réponse à Lénine"... La politique de Lénine a, logiquement, par la suite, abouti en Russie au stalinisme, elle a divisé le prolétariat de l'Occident et l'a rendu impuissant... Si nous embrassons d'un coup d'oeil toute l'histoire politique du dernier siècle, nous voyons constamment l'opposition de deux méthodes politiques qui sont elles mêmes une expression de la lutte de classes... La politique est l'art de dominer les hommes... Les politiciens habiles s'efforcent de réformer... D'autres s'efforcent d'aider les masses exploitées à acquérir la force de se délivrer elles mêmes de toute exploitation et domination....

(Anton Pannekoek - théoricien du mouvement communiste de conseils)
(extrait d'un article "La politique de Görter" paru dans La Révolution Prolétarienne, août septembre 1952, 21 rue Jean Robert, Paris)

hermann gorter

REPONSE A LENINE

SUR
"LA MALADIE INFANTILE DU COMMUNISME"
1920

reponse à lénine

Les contributions de camarades des "Cahiers du Communisme de Conseils" (Caroin Robert, B P n°15, 13 Marseille 12) et d'INformations Correspondance Ouvrières (I C O) (13 bis rue Labois Rouillon, Paris 19eme) ont permis la réédition de cet ouvrage. Sa vente servira à financer la publication d'autres textes. Envoi contre 4 F après apurement par tous moyens aux adresses ci dessus ou contre virement au ccp d'I C O : Paris (pas d'envois gratuits) 20 147-54

(Il est envisagé une brochure explicative qui sera diffusée ultérieurement et dont la parution sera annoncée dans le bulletin I C O mensuel.)

Dictature des intellectuels?

(Remarques critiques sur les "Réflexions" de Max Nomad)

Par Paul MATTICK; (1934)

I

Le déroulement de l'histoire est très complexe. Les historiens sont libres de choisir les points de départ les plus variés. La croissance des forces de production tel est le facteur qui est à la base de l'interprétation marxiste; dans ce cadre l'histoire devient une histoire de la lutte de classes. Les marxistes apportent plus d'attention aux facteurs essentiels de l'histoire et laissent volontiers aux romanciers et aux biographes le soin de dégager les facteurs "humains-trop humains" que contient indubitablement l'histoire. Ce défaut de la méthode marxiste est en même temps une qualité, c'est en effet une manifestation de pensée méthodique et rationnelle. Mais elle est la proie de critiques toujours renouvelées et on cherche à utiliser ce "défaut" comme argument contre le marxisme. La réfutation de telles critiques ne présente, bien sûr, aucune difficulté, car ce n'est qu'ensuite qu'il devient nécessaire d'envisager les phénomènes non-essentiels qui accompagnent les diverses manifestations historiques et qui ont été négligés. Cette étude est d'ailleurs d'autant plus facile à mener que l'on connaît mieux les véritables facteurs décisifs qui agissent dans tel ou tel cas.

On peut écrire une histoire de la lutte des classes où les rivalités internes et les luttes de personnes, ainsi que les luttes de groupes qui se déroulent en marge du combat réel entre les classes sont laissées de côté. Ce faisant on ne dit sans doute pas tout mais on a dit l'important. Réciproquement, si on a une idée plus romanesque des choses, on peut écrire une histoire très colorée qui ne dépasse pas la description des images que les phénomènes ont laissées dans l'esprit des acteurs de l'histoire. Dans son attachement aux luttes étroites de personnes cette histoire néglige les facteurs sociaux beaucoup plus larges. Ce dernier procédé est non seulement une concession à l'idéologie qui prévaut, mais de plus il facilite la tâche même de l'écrivain, car ainsi il est en position de présenter le cours de l'histoire avec une apparence de logique, sans qu'il ait lui-même besoin de posséder une connaissance complète de l'économie et de la sociologie, se fondant uniquement sur sa "connaissance de la nature humaine", qui en fin de compte repose sur la connaissance de soi.

Sans doute est-il possible de noter que dans le cours de l'histoire les malins ont toujours "possédé" les imbéciles, que les trompeurs ont été trompés à leur tour, que dans toutes les sociétés de classe qui nous ont précédé individus et groupes ont lutté pour obtenir le pouvoir politique afin d'en tirer des avantages matériels et que les vastes masses qui y étaient entraînées n'ont fait que de servir de tremplin à quelques-uns pour atteindre au succès, et que les changements d'époque n'ont jusqu'ici apporté aux pauvres, dans la mesure où ils y étaient eux-mêmes intéressés, que des changements d'exploiteur. Ainsi, voit-on l'histoire superficiellement, c'est-à-dire que l'on confond phénomènes extérieurs et essence des choses. Il est toujours possible de passer sous silence un tel glossaire historique, matériel factice, inconsistant, et qui paie son tribut au "bon sens commun".

Il y a des demi-vérités qui ne sont que celà, il y en a d'autres par contre qui si on ne les développe pas plus avant deviennent des non-sens. Si on ne voit dans l'histoire du passé et du présent que des luttes pour des privilèges - luttes qui pour la plupart sont toujours limitées à l'instrument politique du pouvoir, qui coïncide le plus souvent avec les sphères du pouvoir économique mais est contrôlé par elles et en dépend- si on isole ces luttes des luttes de classes réelles dont le fondement est nécessairement réaliste, économique, sociologique, et non pas égoïste et individuel, avec cette vision on ne peut manquer de voir dans les événements qui viendront rien de plus qu'une répétition de l'histoire passée, et le bon sens commun se trouve une fois de plus satisfait de la boutade populaire: "Tel ce fut, tel c'est, tel cela sera".

Ainsi on se trouve dans la confortable position du sceptique qui - si bien évidemment cette philosophie ne gêne en rien sa propre existence- trouve le monde d'autant plus agréable qu'il est plus pauvre et pour qui l'histoire n'a d'autre raison d'être que de confirmer la justesse de sa position.

L'interprétation idéologique et généralisatrice de l'histoire est caractérisée par l'absence de reconnaissance du facteur décisif qui la mène: le développement des forces productives. Elle est contrainte d'avoir recours à des concepts tels que la "nature humaine", etc ... réalités qui ne sont pas moins changeantes que les organisations sociales elles-mêmes. Elle n'offre pratiquement et théoriquement rien aux classes laborieuses qui puissent résoudre leurs problèmes vitaux. Il y aura encore pour longtemps des "imbéciles" et des "intelligents", et même après que l'égalité économique aura été atteinte il s'écoulera encore quelque temps avant que se manifeste quelque apparence d'égalité intellectuelle, mais sur cette base on ne peut faire aucune prévision de l'époque où la lutte contre l'exploitation conduira à plus qu'un changement d'exploiteurs. La question de savoir qui exploite les travailleurs est une question que ceux-ci peuvent se permettre de négliger; leur but, leur besoin c'est l'abolition de toute exploitation. Une consolation qui chercherait à se fonder sur la possibilité d'une opposition permanente de la part des opprimés n'est qu'une demi-consolation, car ^{cette} la lutte de classes continue même si elle est éternelle peut encore, pour de bien longues périodes, ^{être} évitée par l'utilisation du pouvoir par les dirigeants, état de chose qui fournit la perspective que, dans certaines circonstances, de nombreuses générations d'exploités puissent être privées de toute possibilité de modification de leur condition misérable.

Ainsi l'interprétation purement idéologique de l'histoire n'offre aucune explication du passé et est incapable de voir au-delà du présent car toutes ses spéculations sont contraintes de demeurer spéculatives. Il est impossible sur la base de cette conception de favoriser et pratiquement et théoriquement la lutte des classes des jours présents.

II

Le marxisme voit dans l'opposition Capital Travail, la grande contradiction du monde moderne. Cette contradiction obligera le premier à disparaître. Dans cette grande et globale contradiction qui ne peut être abolie que par la disparition du Capitalisme, s'élèvent de plus restreint-

tes contradictions, elles se développent et meurent; toutes doivent être considérées dans le cadre de la première. Une de ces nombreuses contradictions est celle qui s'élève entre le travail manuel et le travail intellectuel. Cette contradiction traduit deux modes de vie différents et en conséquence des divergences d'intérêts. Si l'on veut déterminer jusqu'à quel point cette contradiction restreinte est capable, au cours du temps, de modifier la théorie qui se rapporte à la contradiction globale entre le Capital et le Travail, jusqu'à quel point se transforme elle-même cette contradiction restreinte, il faut étudier par des enquêtes toujours renouvelées les situations concrètes. La relation entre le travail manuel et intellectuel évolue de la même manière que la relation entre le Capital et le Travail, et va vers sa disparition.

Le problème des intellectuels est intimement lié à celui des classes moyennes qui fournissent la plus grande partie des intellectuels. Ce problème a affecté le mouvement ouvrier dès le début et au cours du temps, il a été estimé des plus diverses façons. Mais il n'y eut jamais d'époque où le tumulte autour de cette question fut aussi bruyant qu'aujourd'hui. Cette clameur n'est due à personne autre que les intellectuels eux-mêmes. L'importance apparente de ce groupe social ne vient que d'un excès d'auto-estime, et cet excès doit devenir d'autant plus grand et nécessaire que ce groupe perdra d'influence. En fait nous ne nous occupons ici que de la réaction des intellectuels à leur dépréciation sociale.

Nous n'avons pas l'intention dans la limite de ces notes de traiter le problème dans son ensemble, mais nous souhaitons nous intéresser à une certaine position exposée sur ce sujet, les vues qui trouvent aujourd'hui leur expression dans les écrits de Max Nomad. Intellectuel lui-même, Nomad partage avec les collègues de son groupe la tendance moderne de surestimer les classes moyennes. Pour Nomad le mouvement ouvrier de tendance marxiste est essentiellement un mouvement de classes moyennes déclassées et d'ouvriers autodidactes parvenus qui luttent pour des positions sociales privilégiées et voient dans leurs capacités intellectuelles leur "capital" qui doit les aider à atteindre ce but. La grande masse des travailleurs, au contraire, ne sert que d'instruments à ces éléments pour réaliser leurs ambitions égoïstes.

Les premières réformes industrielles et sociales furent exigées et en partie réalisées par des bourgeois qui voyaient loin. Ils n'étaient pas en opposition mais en accord avec une économie rationnelle et profitable. Ce fait a suggéré l'idée que les classes moyennes se trouvaient et obligées et capables de devenir les avoués de la Justice sociale. Les intellectuels qui refluent hors des classes sociales se sont de plus en plus faits à cette idée. Le lent mais implacable processus d'élimination des classes moyennes qui se poursuit avec le développement du capitalisme a aiguisé le sens social de leurs éléments intelligents tandis que les nouvelles fonctions intellectuelles et administratives créés par ce développement ont mis certaines fractions de ces classes moyennes en position d'avoir de plus larges perspectives sociales. Leur scolarité supérieure à celle des ouvriers leur permit d'usurper les places les plus agréables de la division du travail. La colossale "superstructure intellectuelle" que le monde capitaliste en expansion a dû se bâtir, les

nombreuses institutions sociales parasites mais nécessaires au sens capitaliste qui croissent proportionnellement à l'accumulation capitaliste, ont créé une large couche de travailleurs intellectuels qui bien qu'issus des classes moyennes s'en différencient bientôt. Les professions "libérales" qui pouvaient encore s'offrir le luxe du libéralisme les professions industrielles plus compliquées dont l'importance allait croissant avec les progrès de la technique - ingénieurs, chimistes, directeurs etc ... - devinrent vite en état de former une couche sociale importante dont l'existence peut se reconnaître à l'intérieur même du mouvement ouvrier. Le mouvement ouvrier réformiste fournit même à une partie de l'"intelligentzia" de nouveaux moyens d'existence. Les idées socialistes acquièrent une valeur marchande et de nombreuses personnes réussirent à faire carrière dans le socialisme sans avoir besoin d'être payées par les syndicats. Il y avait des causes menant à l'appauvrissement individuel de ces éléments et d'autres qui permirent à certains d'entre eux de faire le saut dans les rangs de la bourgeoisie, mais le groupe lui-même ne peut être identifié avec le véritable prolétariat et ne peut identifier ses intérêts avec ceux de la bourgeoisie. Pour la plupart des membres de ce groupe la confiance en la bourgeoisie est une nécessité, mais une faible partie peut se permettre le luxe d'avoir une conviction c'est-à-dire de s'engager pour le socialisme qui promet la destruction des intellectuels en tant que couche sociale spéciale. L'influence dominante qu'exerce la lutte de classes entre Capital et Travail oblige les classes moyennes à choisir l'un ou l'autre. Dans les deux cas elles doivent entrer dans des luttes qui leur restent étrangères ce qui les empêche d'être entièrement victorieuses. Bien qu'un certain nombre d'intellectuels aient réussi réellement à surmonter les restrictions petites bourgeoises internes et externes qui leur adhèrent encore et à jouer un rôle de valeur dans la lutte de classes, l'influence du groupe dans son ensemble sur le mouvement ouvrier reste malsaine. Leur monde n'est pas celui du prolétariat ne peut pas plus rejeter les siennes sans dommage.

+ ces nécessités que le prolétariat ne peut rejeter
Il ne fait pas de doute que l'intrusion d'éléments petits bourgeois (les intellectuels) fut une des causes de dégénérescence du mouvement ouvrier. Cette dégénérescence n'a d'abord été rendue possible que par le bond du capitalisme impérialiste qui rendait non seulement possible mais nécessaire le réformisme. Pendant cette période, seul un mouvement ouvrier se corrompant de plus en plus pouvait exister; c'est pour cette raison que les intellectuels se trouvaient placés et prêts à prendre sa direction idéologique. Les organisations de masse sont, aux époques non révolutionnaires, et ce par nécessité réformiste, et toute organisation réformiste ne peut naître que s'il existe une bureaucratie intellectuelle organisationnelle. Les lois ne sont pas faites dans les usines, les contrats de salaire sont discutés autour d'un tapis vert. Les négociateurs doivent être allés à l'école; l'ouvrier moyen n'est pas adapté au rôle de partie contractante aux côtés du capitalisme. Il a besoin de représentants d'intellectuels, de bureaucratie. Plus le champ d'activité du réformisme est grand, plus doit grandir l'appareil bureaucratique du mouvement ouvrier, et plus doivent se renforcer ses attaches aux intellectuels. Les régimes parlementaires ont besoin de discoureurs adroits: le maquignonage syndical a besoin de gens habiles à manier le droit, le légalisme démocratique a besoin de repré-

tes contradictions, elles se développent et meurent; toutes doivent être considérées dans le cadre de la première. Une de ces nombreuses contradictions est celle qui s'élève entre le travail manuel et le travail intellectuel. Cette contradiction traduit deux modes de vie différents et en conséquence des divergences d'intérêts. Si l'on veut déterminer jusqu'à quel point cette contradiction restreinte est capable, au cours du temps, de modifier la théorie qui se rapporte à la contradiction globale entre le Capital et le Travail, jusqu'à quel point se transforme elle-même cette contradiction restreinte, il faut étudier par des enquêtes toujours renouvelées les situations concrètes. La relation entre le travail manuel et intellectuel évolue de la même manière que la relation entre le Capital et le Travail, et va vers sa disparition.

Le problème des intellectuels est intimement lié à celui des classes moyennes qui fournissent la plus grande partie des intellectuels. Ce problème a affecté le mouvement ouvrier dès le début et au cours du temps, il a été estimé des plus diverses façons. Mais il n'y eut jamais d'époque où le tumulte autour de cette question fut aussi bruyant qu'aujourd'hui. Cette clameur n'est due à personne autre que les intellectuels eux-mêmes. L'importance apparente de ce groupe social ne vient que d'un excès d'auto-estime, et cet excès doit devenir d'autant plus grand et nécessaire que ce groupe perdra d'influence. En fait nous ne nous occupons ici que de la réaction des intellectuels à leur dépréciation sociale.

Nous n'avons pas l'intention dans la limite de ces notes de traiter le problème dans son ensemble, mais nous souhaitons nous intéresser à une certaine position exposée sur ce sujet, les vues qui trouvent aujourd'hui leur expression dans les écrits de Max Nomad. Intellectuel lui-même, Nomad partage avec les collègues de son groupe la tendance moderne de surestimer les classes moyennes. Pour Nomad le mouvement ouvrier de tendance marxiste est essentiellement un mouvement de classes moyennes déclassées et d'ouvriers autodidactes parvenus qui luttent pour des positions sociales privilégiées et voient dans leurs capacités intellectuelles leur "capital" qui doit les aider à atteindre ce but. La grande masse des travailleurs, au contraire, ne sert que d'instruments à ces éléments pour réaliser leurs ambitions égoïstes.

Les premières réformes industrielles et sociales furent exigées et en partie réalisées par des bourgeois qui voyaient loin. Ils n'étaient pas en opposition mais en accord avec une économie rationnelle et profitable. Ce fait a suggéré l'idée que les classes moyennes se trouvaient et obligées et capables de devenir les avoués de la Justice sociale. Les intellectuels qui refluent hors des classes sociales se sont de plus en plus faits à cette idée. Le lent mais implacable processus d'élimination des classes moyennes qui se poursuit avec le développement du capitalisme a aiguisé le sens social de leurs éléments intelligents tandis que les nouvelles fonctions intellectuelles et administratives créés par ce développement ont mis certaines fractions de ces classes moyennes en position d'avoir de plus larges perspectives sociales. Leur scolarité supérieure à celle des ouvriers leur permit d'usurper les places les plus agréables de la division du travail. La colossale "superstructure intellectuelle" que le monde capitaliste en expansion a dû se bâtir, les

nombreuses institutions sociales parasites mais nécessaires au sens capitaliste qui croissent proportionnellement à l'accumulation capitaliste, ont créé une large couche de travailleurs intellectuels qui bien qu'issus des classes moyennes s'en différencient bientôt. Les professions "libérales" qui pouvaient encore s'offrir le luxe du libéralisme les professions industrielles plus compliquées dont l'importance allait croissant avec les progrès de la technique - ingénieurs, chimistes, directeurs etc ...- devinrent vite en état de former une couche sociale importante dont l'existence peut se reconnaître à l'intérieur même du mouvement ouvrier. Le mouvement ouvrier réformiste fournit même à une partie de l'"intelligentzia" de nouveaux moyens d'existence. Les idées socialistes acquièrent une valeur marchande et de nombreuses personnes réussirent à faire carrière dans le socialisme sans avoir besoin d'être payées par les syndicats. Il y avait des causes menant à l'appauvrissement individuel de ces éléments et d'autres qui permirent à certains d'entre eux de faire le saut dans les rangs de la bourgeoisie, mais le groupe lui-même ne peut être identifié avec le véritable prolétariat et ne peut identifier ses intérêts avec ceux de la bourgeoisie. Pour la plupart des membres de ce groupe la confiance en la bourgeoisie est une nécessité, mais une faible partie peut se permettre le luxe d'avoir une conviction c'est-à-dire de s'engager pour le socialisme qui promet la destruction des intellectuels en tant que couche sociale spéciale. L'influence dominante qu'exerce la lutte de classes entre Capital et Travail oblige les classes moyennes à choisir l'un ou l'autre. Dans les deux cas elles doivent entrer dans des luttes qui leur restent étrangères ce qui les empêche d'être entièrement victorieuses. Bien qu'un certain nombre d'intellectuels aient réussi réellement à surmonter les restrictions petites bourgeoises internes et externes qui leur adhèrent encore et à jouer un rôle de valeur dans la lutte de classes, l'influence du groupe dans son ensemble sur le mouvement ouvrier reste malsaine. Leur monde n'est pas celui du prolétariat ne peut pas plus rejeter les siennes sans dommage.

+ ces nécessités que le prolétariat ne peut rejeter

Il ne fait pas de doute que l'intrusion d'éléments petits bourgeois (les intellectuels) fut une des causes de dégénérescence du mouvement ouvrier. Cette dégénérescence n'a d'abord été rendue possible que par le bond du capitalisme impérialiste qui rendait non seulement possible mais nécessaire le réformisme. Pendant cette période, seul un mouvement ouvrier se corrompant de plus en plus pouvait exister; c'est pour cette raison que les intellectuels se trouvaient placés et prêts à prendre sa direction idéologique. Les organisations de masse sont, aux époques non révolutionnaires, et ce par nécessité réformiste, et toute organisation réformiste ne peut naître que s'il existe une bureaucratie intellectuelle organisationnelle. Les lois ne sont pas faites dans les usines, les contrats de salaire sont discutés autour d'un tapis vert. Les négociateurs doivent être allés à l'école; l'ouvrier moyen n'est pas adapté au rôle de partie contractante aux côtés du capitalisme. Il a besoin de représentants d'intellectuels, de bureaucratie. Plus le champ d'activité du réformisme est grand, plus doit grandir l'appareil bureaucratique du mouvement ouvrier, et plus doivent se renforcer ses attaches aux intellectuels. Les régimes parlementaires ont besoin de discoureurs adroits: le maquignonage syndical a besoin de gens habiles à manier le droit, le légalisme démocratique a besoin de repré-

sentants instruits dans l'économie nationale. Bref si on engage le combat politique dans le cadre du capitalisme il faut des politiciens capitalistes.

Tel qui ne veut pas voir dégénérer le vieux mouvement ouvrier est obligé de se déclarer contre le réformisme, tel qui veut se débarrasser de la bureaucratie est obligé d'abandonner toute recherche de résultats pratiques, de s'enfermer dans le sectarisme, de se donner en exemple d'esprit de suite, de pensée inopportune. Le réformisme c'est la politique du monde du travail dans le cadre du capitalisme à son apogée. Les idées révolutionnaires ne peuvent gagner les masses, la "courte vue" historique des ouvriers correspond au mieux de leurs intérêts immédiats. Celui qui veut jouer un rôle dans cette période de temps doit être à la fois rebelle et renégat. La rupture avec l'idéologie traditionnelle, l'acceptation des idées nouvelles propagées de bouche à oreille dans le mouvement ouvrier ne peut être le fait que de natures rebelles issues des classes moyennes; si elle veulent jouer un rôle elles doivent cependant se renier. Pour les ouvriers autodidactes qui luttent pour une place au sein du mouvement ouvrier ces seules possibilités restent ouvertes. Quand bien même ils ne résolvent pas de cette manière la "question sociale" ils apportent au moins une solution à leur propre problème. Ce n'est pas tellement la "nature" de ces gens- cette nature est la nature de tous les hommes- mais plutôt la possibilité de profiter de cette nature, de la corrompre sans risques, qui permet la mode des renégats. Cette corruption se trouve en stricte conformité avec les intérêts temporaires des masses, représentées par ces dirigeants.

Le capitalisme dans ses divers stades de développement a continuellement produit des rebelles et les a, à quelques exceptions près, transformés en renégats. Cette transformation est inévitable. Elle n'est que le reflet dans le mouvement ouvrier du mouvement des classes moyennes qui se détruisent et au même moment se reforment de nouveau. La lutte des ouvriers contre les intellectuels ne peut pratiquement être qu'une lutte contre la bureaucratie du monde ouvrier ou, comme c'est le cas dans la Russie d'aujourd'hui, une lutte contre la bureaucratie d'Etat. La lutte contre les intellectuels dans les pays capitalistes privés n'a de sens qu'aussi longtemps qu'il y a activité réformiste et organisations réformistes, c'est-à-dire qu'aussi longtemps qu'elle est inefficace, car comme nous l'avons montré le réformisme est la politique réaliste du monde ouvrier à l'époque de l'apogée capitaliste. A un certain moment de la période du déclin du capitalisme, moment où il ne peut plus y avoir d'activité réformiste ou d'organisations d'ouvriers indépendantes, la lutte contre les intellectuels devient temporairement superflue.

Cette suspension de la lutte contre les intellectuels ne cessera seulement lorsque une révolution du type de capitalisme d'Etat aura réussi; elle cessera de toute façon et la lutte redoublera de violence. Toute bureaucratie d'Etat dont l'existence repose sur le contrôle des moyens de production et qui assure ce contrôle par l'intermédiaire d'un appareil gouvernemental opposé aux ouvriers doit non seulement maintenir l'inégalité des divers groupes en activité issus de la division du travail, mais même, pour un certain temps, la faire croître. Cette mesure de sécurité est d'autant plus nécessaire- même si elle n'est pas toujours possible- que l'autorité gouvernementale est plus centralisée.

III

Marx et Engels étaient eux-mêmes originaires des classes moyennes et il en est de même des fondateurs du mouvement ouvrier extra-marxiste. Ce n'est qu'au cours du développement du mouvement socialiste que sortit des rangs du prolétariat un nombre croissant de dirigeants ouvriers. Mais c'était encore "l'intelligentzia" qui était considérée comme l'expression idéologique du Socialisme, aussi bien chez les Social-démocrates que plus tard chez les Bolchéviques. Des membres des classes sociales aisées et éduquées prirent conscience du fait que le vrai progrès social n'était concevable qu'au sein du mouvement ouvrier et ils se mirent à son service. Ils découvrirent la conscience révolutionnaire et l'apportèrent aux masses. Ces dernières adoptèrent ces idées qu'on avait popularisées à leur intention, et ce d'autant plus facilement que la réalité fournissait continuellement une confirmation des idées socialistes. Lentement mais sûrement l'idéologie socialiste fut répandue. Il semblait n'être plus qu'une question de temps, d'ailleurs relativement bref, pour que la majorité prépondérante de la population pensât, agît et votât en socialiste. Le problème du Socialisme se réduisait à celui de l'éducation et de l'influence sur les masses et à cette question était liée la conquête des réformes. Le Socialisme idéal et pratique s'atteindrait brin par brin et finalement la "vérité" serait totalement triomphante.

Pour ce "Socialisme en expansion" la croissance de la bureaucratie était un phénomène tout à fait naturel. Mais, croissant en volume, la bureaucratie voyait croître sa puissance et son autorité sur et contre les ouvriers. Elle formait un "état" dans le mouvement ouvrier, récompensé et puni comme elle le jugeait bon; de "serviteur" de l'organisation elle devint son maître. Les masses n'existaient que pour la bureaucratie; les travailleurs avaient simplement nourri de nouveaux parasites.

Waclaw Machajski dont les théories sont à la base de la pensée de Max Nomad avait très tôt reconnu en la bureaucratisation croissante de leur Mouvement, un élément hostile aux intérêts des ouvriers. Il se rendait bien compte de ce que la formule marxienne: "la libération des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes" s'entendait littéralement, et que personne sauf eux-mêmes ne pourrait ou ne voudrait résoudre leurs problèmes pour les ouvriers. Malheureusement cette clarté de la pensée de Machajski se trouvait obscurcie par l'influence que, même chez lui, la social-démocratie avait acquise. Les aspirations et les espoirs de la bureaucratie et des intellectuels l'avaient fourvoyé. Tous concevaient de la même manière le cours de l'histoire, la transition du capitalisme au socialisme, et cette manière était aussi celle de Machajski. Pour la bureaucratie réformiste la croissance de l'idéologie et de la pratique social-démocrate et syndicaliste signifiait en même temps la croissance de l'influence de cette bureaucratie. Elle en concluait que le développement ultérieur ferait de la prise du pouvoir et de la reconstruction de l'économie un jeu d'enfant. Machajski partageait entièrement cette opinion avec bien entendu des sentiments différents. Ce dont la bureaucratie se réjouissait ce dont les bureaucrates se félicitaient Machajski le craignait. Mais en fait les deux attitudes concevaient un développement identique. Mais en plus pour la social-démocratie la question so-

ciale se trouvait résolue par la prise en charge de l'autorité gouvernementale. Machajski, au contraire, voyait toujours présente la lutte des classes jusqu'à l'atteinte d'une complète égalité économique qui, fournissant les possibilités d'égale éducation, ferait disparaître graduellement les oppositions entre ouvriers et intellectuels. Ce n'est qu'à ce moment que peut exister une véritable société socialiste.

De favorables circonstances permirent aux bolchéviques de prendre le pouvoir en Russie. Si les chemins empruntés n'étaient pas social-démocrate, l'idéologie, elle, l'était. Ils établirent le capitalisme d'Etat - seule possibilité en Russie - et le présentèrent d'abord comme une étape, transitoire vers le Socialisme puis de nos jours comme le Socialisme achevé. Machajski et ses disciples virent en les bolchéviques la plus magnifique confirmation de l'exactitude de leur doctrine. D'accord avec les bolchéviques ils durent affirmer que le Capitalisme d'Etat russe était conforme au socialisme conçu par les marxistes. Pour confirmer leur propre argument ils durent soutenir la falsification bolchévique. Les idées de Machajski proviennent des prétentions de la bureaucratie social-démocrate réformiste; la démonstration "concrète" de leur exactitude repose sur l'acceptation de la théorie de la perversion bolchévique (Lénine, Trotsky, Staline) du socialisme identifié au Capitalisme d'Etat.

Le capitalisme d'Etat russe n'a cependant rien de commun avec l'association marxienne de "producteurs libres et égaux". Pour le marxiste "la première phase" du communisme c'est l'extension de la dictature des ouvriers armés et non celle de l'Etat bureaucratique comme cela se produisit en Russie. Le premier principe du socialisme marxien exige l'abolition du travail salarié. Là où prévaut le travail salarié prévaut l'exploitation; l'un est inconcevable sans l'autre. Dans de telles conditions la reproduction ne peut être que le reproduction de l'exploitation. Ce sont les bolchéviques qui amenèrent, pour la première fois en Russie, le travail salarié à son épanouissement. Celui-ci rend nécessaire le recours à la différenciation des salaires (ce qui crée les classes) pour pouvoir reproduire les diverses fonctions du travail. Pour Le Marxisme il est donc identique à l'économie capitaliste. La dictature du prolétariat ne peut être conçue comme dictature d'un parti sans signifier l'abandon du marxisme. Il est donc impossible d'identifier marxisme et Capitalisme d'Etat russe. Et pourtant, cette identification impossible est tout au long incluse dans la "démonstration par les faits" de Max Nomad.

Un grand nombre d'ouvriers, même s'ils ne connaissaient pas les idées de Machajski, aboutirent, par la force des faits, à des conclusions assez semblables. Le nouveau mouvement ouvrier marxiste qui prend déjà forme et qui a rompu avec le légalisme de l'ancien mouvement et avec l'idéologie du parti, est tout à fait d'accord avec Machajski et Nomad pour juger le rôle de la bureaucratie de l'ancien mouvement et celle de l'Etat russe. Il refuse au contraire d'identifier le Marxisme original, malgré les éléments bourgeois qu'il contient, avec les rêves de Capitalisme d'Etat des intellectuels libéraux et de fonctionnaires social-démocrates, ou avec la réalité du Capitalisme d'Etat russe. Le caractère révolutionnaire du Marxisme devient de plus en plus évident.

dans le capitalisme contemporain en déclin, où la seule tâche pratique possible qui reste pour le prolétariat devient la révolution. Il est impossible d'identifier les doctrines marxistes avec les interprétations falsificatrices des épigones de toute sorte, social-démocrates, bolchéviques, etc ... Même si cette identification était possible elle ne pourrait pas servir de preuve de l'exactitude de la position de Machajski. Elle obligerait tout au plus les révolutionnaires d'aujourd'hui à étendre leur lutte contre le réformisme et son point culminant le Capitalisme d'Etat jusqu'à Marx lui-même.

Mais notre désir d'objectivité et non un souci dogmatique nous oblige à nous opposer à Nomad dans ses efforts actuels pour rattacher les épigones qui règnent actuellement à Marx et pour découvrir les racines des ambitions de la bureaucratie et des intellectuels, avec leurs oeillères technocratiques, précisément dans le Marxisme; mieux encore, à tous les matériaux à tous les faits démontrables que Nomad apporte nous applaudissons avec reconnaissance même si nous donnons de ces faits une explication différente et si nous parvenons à une conclusion différente. Nous voyons, nous aussi, dans les luttes plus ou moins conscientes des dirigeants du vieux mouvement ouvrier ou de l'Intelligentzia au sein du Capitalisme d'Etat, et de même d'ailleurs au sein de la bureaucratie russe, de nouveaux essais pour maintenir la domination d'une classe, essais que doit combattre la classe ouvrière. Mais, nous opposant à Nomad en cela nous voyons dans le Marxisme, la meilleure arme pour lutter contre ces tendances. Le réformisme et la bureaucratie russe jettent les derniers restes de la pensée marxiste par dessus bord même dans leurs slogans les plus complaisants ne contenant aucun engagement. Ils forment et nourrissent de nouvelles idéologies, plagiat des idéologies capitalistes. Ce fait suffirait déjà en lui-même pour montrer qu'un abîme existe entre le marxisme et les avocats du Capitalisme d'Etat (I).

Des slogans inconséquents, tirés du marxisme mais privés de leur contexte, restent incorporés dans l'idéologie russe. Mais cela ne doit pas plus nous étonner que de voir que le mouvement hitlérien fut contraint d'utiliser des slogans socialistes pour acquérir une base de masses. Quand Nomad, dans son argumentation contre le Marxisme, se réfère au Bolchevisme, il devrait d'abord prouver l'identité du Marxisme et du Bolchévisme. Il ne l'a jamais fait, et cela devient de plus en plus impossible (s'il a jamais été possible) car les russes abandonnent de plus en plus ouvertement le Marxisme, même sous forme d'une phraséologie vide de sens.

Nomad peut avoir recours à l'argument qu'il appelle "Marxisme" ce qu'on entend ordinairement aujourd'hui sous ce nom. De même qu'on ne peut défendre le christianisme par référence aux premiers chrétiens, compagnons de Jésus, de même nous ne pouvons plus, a dit Nomad, nous réclamer du marxisme originel, de la pureté de sa jeunesse, de ses promesses du début. Ce Marxisme originel contenait le bourgeon qui s'est aujourd'hui épanoui dans le mouvement qui se dénomme lui-même marxiste.

(I) Dans un article la revue Scribner (juin 1934) Nomad mentionne les plans "capitalistes étatiques" de Bismark et déclare que Bismark pensait à s'assurer la collaboration de Marx dans cette affaire. Mais ceci peut à grand peine être évoqué comme preuve de la comptabilité du Marxisme et du Capitalisme d'Etat. Même en supposant que Bismark soit réellement ...

Mis à part le fait que l'analogie est en elle-même un peu boîteuse, même si l'on accepte, on ne se dispense pas de la nécessité de montrer que le Marxisme trouve réellement et nécessairement ses limites dans l'actuel mouvement pseudo marxiste et ses aspirations au capitalisme d'Etat. Pour pouvoir combattre le Marxisme, Nomad doit s'attaquer à ce courant marxiste qui, comme lui, est en opposition aux bureaucraties et au Capitalisme d'Etat, et qui réclame l'égalité économique complète et sans délai, sans pour cela être en opposition à la doctrine marxiste. Mais il ne l'a pas fait jusqu'à maintenant. Pour sa propre thèse il a besoin d'un Marxisme corrompu. Tout ce que Nomad a utilisé jusqu'à présent pour fonder ses considérations critiques sur le marxisme ne sont, dans la mesure où il se réfère à Marx lui-même, que des paroles faussées ou dépassées de Marx, en rapport avec des situations depuis longtemps oubliées, et qui, en tout cas, ont de nos jours perdu toute signification. Le Marxisme en lui-même, c'est à dire le matérialisme dialectique, la doctrine de la valeur et de la plus-value, la théorie de l'accumulation, le matérialisme historique, l'heure de travail social moyen comme unité de calcul socialiste (2) tout cela n'a jamais été abordé par le critique de Marx qui répond au nom de Nomad.

Mais pour en revenir au problème réellement discuté, Nomad voit dans les intellectuels une troisième couche sociale qui a des intérêts de classe spéciaux et qui se trouve en état de développer une conscience de classe appropriée. A côté de l'opposition qui s'est créé lors du précédent développement des forces productives, celle entre le Capital et le Travail, et qui ne peut disparaître que dans la société sans classes, nous voyons apparaître une nouvelle possibilité historique: le règne des intellectuels, ou, pour reprendre le titre d'un des articles de Nomad: "Le Capitalisme sans Capitalistes".

Le système capitaliste est caractérisé entre autres par le fait qu'il ne peut être dirigé consciemment par la société ou même par une certaine classe. Ce sont plutôt les relations d'échange de la production et la production de la plus-value qui en déterminent tout le mouvement social sans tenir compte de la volonté des êtres humains. Ce n'est pas le capitaliste qui contrôle les lois mais ce sont les lois qui régissent les actions des classes capitalistes aussi bien que celles des autres classes. Mais il n'est pas nécessaire d'entrer plus avant dans ces complications; il suffit d'insister sur le fait que tout comme le Capital est incapable de contrôler son propre mouvement, tout comme le mouvement du prolétariat dépend de facteurs que le prolétariat ^{ne} détermine pas par lui-même, les intellectuels ne sont pas en position qui leur permettrait de mener consciemment une politique pour conquérir la maîtrise de la société. Leurs ambitions sont sans importances.

suite de la note (I)

... entré en relations avec Marx.

En fait toute cette histoire est sans fondement. Bismark ne regarda jamais vers Marx dans cette affaire, mais entretint une correspondance inconséquente avec Lassalle dont l'opportunisme reçu toujours, cela est bien connu, les plus sévères condamnations de Marx.

(2)- Les mots soulignés le sont par W.L.B.

Le seul problème à étudier est de savoir si le développement social conduit à l'accomplissement de ces aspirations. Mais cette investigation n'a pas été menée par Nomad qui se contente de pures affirmations.

La lutte de classes n'est pas plus une explosion d'action consciente de classe que le monopole capitaliste. C'est un résultat inévitable du développement économique et de sa réflexion dans la vie politique. Si des facteurs "extra-humains" déterminent le mouvement de la société, ils déterminent également celui des luttes de classes et des révolutions dans son sein. Il s'en suit que l'on doit étudier si le mouvement des classes moyennes et des intellectuels peut aller dans la direction que craint Nomad. Mise à part la Russie, il n'y a pas encore de pays où une bureaucratie ayant conquis le pouvoir politique dirige également l'économie de la société (3). Le sujet à étudier est donc: Le cas spécial de la Russie est-il susceptible d'être généralisé? Mais en fait ce qui jusqu'ici a eu lieu en dehors de la Russie dans les classes moyennes et chez les intellectuels (4) ce n'était qu'une lutte compétitive aigüe de talents d'organisation divers, de parasites, de garçons épiciers de la politique pour maintenir leurs positions.

(3) Note de W.L.B.

Cela est vrai. L'Etat a bien un rôle de contrôle dirigeant, soutenant, assistant le développement déterminé de mesures ou de programmes dictés par les nécessités de leur Capital national à survivre et (ou) à dominer la lutte concurrentielle mondiale. Par exemple seul l'Etat peut entretenir et diriger l'extension de l'énergie atomique pour produire la bombe en gardant la possibilité d'obtenir une nouvelle source d'énergie dans la production de puissance.

Voir également l'Allemagne nazie et le rôle dirigeant de la bureaucratie japonaise superposée à l'organisation de l'Etat politique et se servant d'elle.

Mattick montre clairement que "l'Etat ... de nos jours, dans les pays capitalistes a entre ses mains les instruments politiques du pouvoir.

(4)- Les esclaves en col blanc recevant des salaires de famine et rassemblés dans d'immenses bureaux, fréquemment en contact avec les ouvriers de l'industrie, ne sont en aucune façon, quelle que soit l'opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, susceptibles d'être classés dans le groupe des intellectuels défini par Nomad. Il y a des prolétaires en chemise blanche comme le sont les fabricants d'outils ou les mécaniciens, car la chemise blanche des premiers ne leur efface en rien les stigmates de l'ouvrier, malgré que, en général, ils aient de meilleurs revenus et une meilleure scolarité que la grande masse des prolétaires en col blanc.

N'étant pas dans la même mesure que le prolétariat forcés à la solidarité, portés vers la faculté d'utiliser leurs aptitudes personnelles dans la lutte pour l'existence, ils ont moins de possibilités de se développer en classe qu'en ont soit les ouvriers soit le Capital monopolistique. Incliner vers telle ou telle classe en fonction de la situation du moment, et si possible sous l'influence de quelques individus, voilà ce qui s'accorde le mieux à leurs intérêts directs. Ils doivent changer souvent de monture jusqu'à ce qu'ils aient réalisé qu'ils n'ont rien d'autre à faire qu'à chevaucher. De là résulte le caractère à double face de ce groupe: Il peut suivre Staline tout aussi bien que Mussolini. Il peut porter un toast à la Révolution mondiale et aussi bien au Roi d'Angleterre. Mais il y a une chose qu'il ne peut pas faire: Il ne peut agir indépendamment, il ne peut faire à Nomad le plaisir de confirmer ses prédictions.

IV

Il est intéressant de noter que Nomad ne délimite pas clairement son concept "d'intellectuels". Il parle fréquemment des classes moyennes en général, puis des professions intellectuelles, et ailleurs de ces dernières en rapport avec la bureaucratie du Capitalisme d'Etat et encore des bureaucrates techniciens et administratifs qui occupent des postes importants dans le processus de production. Cette élasticité des concepts de Nomad a fourni à un de ses critiques une base solide et il a pu dire: "La dictature des intellectuels est aussi impensable que celle des voyageurs de commerce".

Depuis le début même du Capitalisme, du moins d'après Nomad, se sont développées les luttes indépendantes des intellectuels. Avec la pauvreté qui accompagna les premières années du développement capitaliste et qui frappa également et radicalisa les intellectuels on voit les buts de ceux-ci assez identiques à ceux des ouvriers. Mais cet état de fait ne dura que jusqu'à ce que les intellectuels ne parviennent à leur position actuelle où Nomad les suppose capables de diriger la société. Là encore Nomad parle de ces éléments des classes moyennes qui font partie des professions intellectuelles et même d'une minorité infinitésimale, c'est-à-dire de cette partie des intellectuels qui se préoccupent de problèmes sociaux et de qui encore une fois seule une ridiculement petite minorité va dans le sens que Nomad assigne à toute la couche des intellectuels.

La majorité des intellectuels a toujours emboîté le pas au Capital. De nos jours, encore, elle suit les classes dirigeantes; elle travaille pour ces dernières exactement comme le font les ouvriers. Les classes moyennes elles-mêmes - parmi lesquelles il faut ranger en plus des éléments les mieux payés de l'industrie et du commerce, ce qui reste des professions libérales, les commerçants indépendants une partie des ~~professions libérales, les commerçants indépendants une partie des~~ "rogneurs de coupons", les paysans ... - ne se sont jamais trouvés en position de lier leurs intérêts à ceux du prolétariat, en dépit du fait qu'elles étaient lentement écrasées par le développement capitaliste. Bien plus: la grande masse des classes moyennes ne se trouve aucunement à un niveau intellectuel supérieur à celui de la classe ouvrière d'au-

joué d'aujourd'hui. Du point de vue révolutionnaire, compte tenu de l'arriération politico-économique générale, les liaisons qui ont pu exister entre les forces petites bourgeoises et les ouvriers n'infirmement pas le fait qu'une véritable union d'intérêts était et reste impossible. Les ouvriers, en effet, en tant qu'"héritiers" du Capitalisme formant une classe n'ayant ni intérêt ni capacité à recueillir son "héritage" par le truchement des classes moyennes. Ces dernières se trouvent aujourd'hui entraînées dans un processus accéléré de dégradation. Elles ne peuvent se rétablir ni par le Fascisme ni par le Bolchevisme. (5) Comme le dépérissement des classes moyennes est un fait indéniable, Nomad se trouve forcé d'assigner le dessein et la possibilité d'acquérir, dans l'éveil du Capitalisme, la maîtrise de la société non pas à l'ensemble de ces classes mais à une partie seulement: les intellectuels- ou bien comme on les désigne communément aujourd'hui: les "nouvelles classes moyennes".

Le concept d'intellectuel tel que le présente Machajski, oppose tout travail intellectuel au travail manuel et relie pratiquement les intellectuels à la seule bureaucratie d'Etat; Nomad, lui, à la mode social-démocrate et technocrate de penser, relie plutôt ce concept à la partie des intellectuels engagés dans la production: les "managers", les ingénieurs, les techniciens à qui les innombrables salariés intellectuels plus ou moins favorisés sont subordonnés.

Nomad pense que ces gens forment la nouvelle bourgeoisie montante. Le fait qu'ils occupent les "postes de commande" industriels lui fait estimer qu'ils détiennent le pouvoir économique. En fait le traitement de faveur particulier réservé actuellement en Russie aux "spécialistes" semble démontrer que les fonctions de ces intellectuels paraissent entraîner certains privilèges. De toute manière ce ne fut pas avant une époque tardive que ce groupe d'intellectuels acquit, en Russie, cette estime dont il jouit actuellement. Au début de la révolution russe n'existaient en aucune façon ces "Amis de la nouvelle Russie"; il est vrai, qu'en partie, les intellectuels combattaient d'une manière sanguinaire la bourgeoisie. Même dans les pays fascistes, bien qu'ils occupent tous les postes techniques importants, la situation matérielle et morale des intellectuels de cette couche a plutôt empiré. Les intellectuels, considérés en tant que groupe social compact, n'avaient pas à être pour ou contre le bouleversement bolchévique ou fasciste. Ils n'étaient ni initiateurs ni bénéficiaires de ces mouvements. C'est le capital monopolistique et la grande stupidité des classes moyennes qui a aidé le fascisme à prendre le pouvoir de même que ce sont les besoins des grandes masses paysannes qui ont permis la prise du pouvoir par les

(5) - Des millions de membres des classes moyennes ont été complètement prolétariés par la crise actuelle. Ce fait est entièrement en désaccord avec ces plaintes superficielles sur l'importance croissante des "nouvelles classes moyennes". On voit que cette nouvelle classe moyenne n'est rien d'autre que l'indice de la paupérisation générale. Les mêmes lois qui ont permis la création de "nouvelles classes moyennes" conduisent en fait à leur destruction et également à la diminution de leur importance. L'illustration de cette tendance pourra être trouvée dans l'article de L. Corry: "La crise des classes moyennes".

bolchéviques. Les intellectuels russes sont dominés par la bureaucratie russe tout comme dans d'autres pays ils sont dominés par le Capital. Ils ne peuvent vivre sous ces deux ensemble de conditions qu'en se vendant. Aucune trace de direction par les intellectuels ne peut être découverte dans l'un ou l'autre système; nulle part les intellectuels ne peuvent être identifiés à l'Etat (6).

Dans son livre intitulé "Rebels and Renegades" Nomad parle du "but évident des intellectuels fascistes", à savoir: "gagner le plus de pouvoir possible aussi bien en aidant les capitalistes à intimider les ouvriers qu'en les forçant occasionnellement à faire des concessions à d'autres classes de la population" (p. 404) Dans ce cas il ne parle exclusivement que de la bureaucratie d'Etat fasciste, qui règne au-dessus des intellectuels et au besoin les supprime tout comme elle le fait pour les ouvriers, et, dans les deux cas, dans l'intérêt du capital de monopole. Et l'on voit que Nomad considère cette bureaucratie comme "au-dessus des classes", car par ailleurs elle peut à peine obliger le Capital à faire des concessions. Mais Nomad n'examine pas si une telle chose est objectivement possible et ne mentionne pas que rien de ce genre n'est apparu jusqu'à présent. Encore une fois Nomad se contente de pures affirmations. Si cette deuxième partie de la tactique fasciste, telle que Nomad la voit, était pratiquement possible le fascisme n'aurait jamais pu prendre le pouvoir. C'est précisément l'impossibilité de concessions supplémentaires à d'autres couches de la population de la part du Capital qui força les capitalistes à installer et à soutenir une dictature bureaucratique qui en fait se tient à leur entière disposition. Objectivement, le fascisme ne peut qu'opprimer les ouvriers et les classes moyennes; il ne peut pas se tourner contre le Capital. Par conséquent il est également incapable de sauvegarder les intérêts des intellectuels ou d'apparaître sous la forme d'une expression du règne des intellectuels. La bureaucratie d'Etat est tout à fait différente de cette "nouvelle couche sociale" de managers, d'organiseurs, de techniciens etc ... dont Nomad parle et qui, dit-il, sont en train de devenir les maîtres de la société en prenant en main, progressivement, toutes les fonctions techniques et commerciales, qui, à l'origine, étaient remplies par les capitalistes eux-mêmes. (7)

(6) Note de W.L.B.

H.Integer, l'éditeur de New Views (New York 1945) déclare que les intellectuels sont les bénéficiaires réels de la révolution russe: "L'écroulement de l'entreprise privée au cours de la dernière dépression a fait passer un terrible souffle de panique dans les âmes des "clercs" de notre époque. Publicistes, écrivains, artistes, acteurs, promoteurs, organisateurs, tout ce groupe d'activités qui répond en Europe au nom d'intellectuels. Le traitement favorable réservé à ce secteur de la population par l'Etat soviétique a rendu beaucoup de ces gens favorables à "l'expérience russe". En URSS les attitudes et les services de cette couche sont très prisés car ils forment un moyen très puissant de contrôle social dans le nouvel ordre bolchévique."

Jusques à un certain point il est exact de dire que les membres de cette "classe" forment les véritables bénéficiaires de la révolution d'octobre. Gorki est apparu comme l'héritier de Lénine.

(7)- Cf Nomad: "Capitalism without Capitalists" Scribner Magazine-

Juin 1934 p 408

Dans les écrits de Nomad, l'appareil bureaucratique apparaît comme un instrument des intellectuels. Cette situation n'existe cependant ni en Russie ni dans les pays fascistes, ni dans le New Deal américain. Il faut certainement une imagination démesurée pour voir dans les anti-quités imbéciles des "New Dealers" autre chose que démagogie dans l'intérêt du Capital de monopole qui, lui, est au pouvoir, ou pour conclure du fait que les salaires des intellectuels sont plus élevés en Russie que ceux-ci disposent de l'appareil de Staline, ou de déduire de l'aide que l'Etat apporte aux dentistes allemands que l'appareil fasciste est le valet des intellectuels, ou pour trouver dans les entreprises africaines de Mussolini trace de la hardiesse des professeurs et de l'esprit inventif des ingénieurs.

Hilferding et Lénine n'étaient que trop enclins à voir dans le processus de concentration du Capital un processus réel de socialisation, bien que ce ne soit pas avant que la révolution prolétarienne ait triomphé que le processus de concentration puisse réaliser la socialisation économique. Nomad tout comme eux voit, même encore aujourd'hui, dans ce processus de concentration une socialisation réelle. En fait, aussi longtemps que les relations capitalistes existent, ce processus de concentration n'est déterminé que par les besoins du profit et de l'accumulation et il ne peut qu'augmenter les contradictions capitalistes. Plus le contrôle de l'économie est centralisé, plus l'économie est bouleversée, plus l'exploitation doit être intensifiée et plus le ferment révolutionnaire doit se développer. L'idée de Hilferding: Le capitalisme tend vers la forme d'un "cartel généralisé", la conception de Lénine d'un socialisme organisé sur le modèle du système postal allemand, telle est la base de l'illusion de Nomad sur une société économique d'intellectuels. Une économie capitaliste concentrée entre les mains d'une bureaucratie d'Etat n'est que la forme du capitalisme de monopole poussé à l'extrême.

Il n'y a pas de capitalisme sans capitalistes comme le conçoit Nomad. Il n'y a pas de pays fascistes sans capitalistes et la bureaucratie russe est en même temps la classe capitaliste russe car elle remplit les tâches capitalistes. Ces bureaucraties sont les exploités du travail des prolétaires et des intellectuels russes. Si aujourd'hui ils ont décidé de hauts salaires pour les spécialistes ils sont capables, et demain ils y seront obligés, de les réabaisser. Même si on ne peut démontrer en "noir sur blanc" que tel ou tel moyen de production appartient aux bureaucrates on constate facilement qu'ils ont le droit collectif de disposer de ces moyens de production. S'ils contrôlent la production ils contrôlent également la manière dont est répartie cette partie de la plus-value qui n'est pas consommée dans l'accroissement de l'accumulation.

Le contrôle centralisé des moyens de production n'est que le contrôle capitaliste. Les moyens de production entre les mains des producteurs - ce qui n'exclut pas un certain centralisme techniquement nécessaire - voilà le communisme. Dans les conditions modernes chaque fois qu'un groupe de gens a seul le droit de disposer de la production il n'est pas formé exclusivement d'intellectuels, mais de bureaucrates qui parmi eux comptent bien entendu des intellectuels. Mais même la plus haute commission du plan en Russie est soumise à la bureaucratie d'Etat.

La seule issue qui reste à Nomad pour sauver sa thèse sur une économie dirigée par les intellectuels est d'identifier complètement intellectuels et bureaucratie d'Etat. Mais ce procédé reviendrait en fait à confondre concepts et réalité. Bien que la bureaucratie d'Etat soit largement recrutée dans les classes moyennes ou dans ce qui reste du féodalisme (en Russie et, à un degré moindre, dans les pays fascistes chez les ouvriers parvenus) dans les pays de Capitalisme libéral elle n'exerce encore le pouvoir que pour la couche capitaliste dirigeante. Elle ne peut par voie de réformes devenir une puissance autonome, déterminante socialement, car une telle réforme équivaldrait à la destruction du Capital. Si elle veut devenir autonome elle ne peut y parvenir au mieux que par des méthodes révolutionnaires comme en Russie. L'existence de la bureaucratie russe d'aujourd'hui présuppose l'expropriation des capitalistes précédents. Dans les pays arriérés l'expropriation du Capital ne peut, dans le cadre du capitalisme mondial, que conduire au Capitalisme d'Etat. Dans les pays capitalistes hautement développés au contraire une destruction révolutionnaire du Capital ne peut être que le fait d'une révolution ouvrière. Elle ne peut pas trouver ses limites dans le Capitalisme d'Etat car celui-ci ne peut écartter même temporairement les causes qui ont amené à la révolution. Si les ouvriers se sont rebellés contre le Capitalisme ils doivent s'insurger contre le Capitalisme d'Etat qui, de toute manière, est incapable d'améliorer leur situation.

La révolution ouvrière est par nécessité permanente. Elle se poursuit jusqu'à ce que toute relation de type capitaliste ait disparu. Ce n'est qu'au début d'une révolution ouvrière que l'on peut concevoir un capitalisme total dans les pays hautement développés; mais cette apparente possibilité se trouve au même moment exclue car pour de tels pays cela signifierait un pas en arrière et c'est ce qui oblige tout essai de Capitalisme d'Etat à n'être ici qu'une aventure éphémère. D'autre part, comme tout capitalisme d'Etat intégral est ici objectivement impossible, toute révolution fasciste doit s'arrêter dès que l'Etat est totalement subordonné aux intérêts du Capital de monopole. Le pas suivant c'est à dire l'expropriation du Capital, est également fatal à toute forme d'exploitation capitaliste. Mais l'Etat en tant qu'Etat, pas l'Etat des intellectuels, a de nos jours, dans les pays capitalistes, les instruments politiques du pouvoir.

L'Etat possède davantage de pouvoir économique, exerce plus d'influence dans les pays fascistes que dans les pays démocratiques parce que dans ces pays le capital de monopole fut contraint d'agir d'une manière plus agressive contre les autres formes de Capital et contre les diverses couches de la population pour pouvoir maintenir le système capitaliste lui-même. Le capital et l'Etat y tendent de plus en plus à se fondre l'un dans l'autre, c'est à dire que le Capital dirige l'Etat comme celui-ci dirige ses employés de bureau. Ce n'est qu'en Russie que l'Etat est propriétaire des moyens de production; mais là également, pour se répéter, il n'y a pas plus trace de domination des intellectuels que dans les pays capitalistes.

La seule affirmation que Nomad a le droit d'avancer est que la bureaucratie d'Etat règne en Russie. Et la question qu'il aurait pu se poser est de savoir si des conditions semblables peuvent exister

dans d'autres pays, c'est à dire si des révolutions bolchéviques peuvent éclater dans des pays à l'industrie développée - où si plutôt la vérité n'est pas que, dans de tels pays, la dernière modification possible du capitalisme n'a pas été effectuée par le capitalisme de monopole fasciste.

On émet communément l'hypothèse que l'arriération de la Russie est responsable des difficultés et du développement sinueux de son "socialisme". Nous affirmons, pour nous, que, dans le cadre du capitalisme mondial, et à cause de ces difficultés et de cette arriération, le socialisme est tout à fait impossible en Russie. Un saut direct d'un état semi-féodal au socialisme n'est possible que dans le cadre d'une révolution prolétarienne mondiale.

Encore plus, nous affirmons en même temps que c'est précisément l'arriération de l'économie russe qui est le secret du succès bolchévique, de la survie du capitalisme d'Etat en Russie, lesquels n'auraient pas été possibles sans cette arriération.

Les bavardages de Bismark sur le capitalisme d'Etat auxquels Nomad se réfère, l'établissement du capitalisme d'Etat en Turquie, les tendances vers un tel capitalisme qui se font jour encore plus clairement en Italie qu'en Allemagne (8), le caractère bolchévique de la révolution chinoise, tous ces phénomènes sont très clairs. Ils montrent qu'un développement capitaliste dans les pays arriérés n'est possible, dans les conditions existantes créés par le milieu impérialiste, que par le truchement d'une croissance "infernale", qu'il ne peut en aucun cas prendre le cours "normal" du développement du capital. Une extension d'un capitalisme national plus ou moins indépendant du capitalisme international, monopolistique et impérialiste, ne peut se faire que si l'on atteint la plus grande concentration et centralisation de tous les instruments de puissance économique et politique: ce qui dans le développement capitaliste "normal" apparaît comme un résultat est ici une condition nécessaire. La concentration la plus grande possible, l'unification des efforts impérialistes est une nécessité évidente pour tout pays capitaliste dans le cadre de la concurrence internationale; mais, de nos jours, elle est encore plus nécessaire pour ces pays arriérés qui luttent encore plus durement pour leur existence même. Par exemple, si la Russie ne voulait pas partager le sort des semi-colonies, si elle voulait devenir une puissance mondiale pour son propre compte, ou même si elle voulait assurer son indépendance, elle n'était absolument pas libre de choisir le chemin normal du développement capitaliste. Dans son cas particulier, le capitalisme russe ne pouvait pas, comme les capitalismes anglais, américain ou allemand dont le développement s'est poursuivi pendant des siècles et plusieurs générations, parvenir à la concentration du capital par l'intermédiaire de la concurrence. Il fut contraint de brûler l'étape du laissez-faire par des méthodes politiques. Mais la Russie ne se trouvait pas seulement contrainte d'agir de cette manière, elle en avait également la possibilité car elle était apte à utiliser dès le départ les méthodes de production que l'extension progressive du capital dans les pays développés a créés.

Quand les bolchéviques arrivèrent au pouvoir ils n'avaient pas l'intention d'exproprier le capitalisme industriel. Ils n'exigeaient

rien de plus que le contrôle de la production. Par le biais du contrôle du crédit du monopole du marché étranger, du monopole des transports, etc ... ils pensaient pouvoir diriger le mouvement capitaliste par la simple autorité de l'Etat. L'expropriation des capitalistes par les ouvriers, faite sans le consentement des bolchéviques, obligea le parti à entreprendre la nationalisation de toute l'industrie. L'Etat, c'est-à-dire la bureaucratie du parti bolchévique, devint ainsi le capitalisme total. La destruction lente de tous les centres de pouvoir extra-bureaucratiques, de l'opposition capitaliste ouverte et clandestine, l'émasculature des Soviets lui fournirent bientôt l'occasion de remplir ses fonctions capitalistes tout comme ses fonctions de répression. Mais ceci n'était pratiquement possible que parce que le capital était relativement faible et par conséquent le prolétariat également, ^{que} parce que les masses paysannes arriérées n'étaient absolument pas en position de pouvoir imposer leurs intérêts de façon permanente en se saisissant du pouvoir. Les bolchéviques se maintinrent au pouvoir en opposant systématiquement les intérêts ouvriers à ceux des paysans et vice-versa. La faiblesse des diverses classes permit et même imposa la direction de la bureaucratie qui, par un dosage savant et un équilibrage des divers intérêts, put se rendre de plus en plus autonome. La répétition de ce processus dans un autre pays exige d'abord des situations semblables qui, en tout cas, ne se rencontrent dans aucun pays capitaliste développé.

La situation "néo-féodale" russe est liée aux conditions d'arriération et en fait ce n'est que dans les pays avancés que l'influence bolchévique a reculé et se trouve maintenant presque complètement éliminée. Si comme le craint Nomad l'exemple russe doit se répéter dans des pays capitalistes, il faut qu'une régression soit possible. C'est vraisemblablement pour cette raison que Nomad dit, dans cet article du Scribner's Magazine, que le capitalisme d'état "peut apparaître à l'aube d'une victoire fasciste accompagnée d'un plongeon culturel dans les âges obscurs" (p. 441). Mis à part le côté délirant d'une idée qui affirme que personne autre que les intellectuels peut nous conduire dans un état de barbarie culturelle, c'est à dire dans un état de choses qui, nécessairement rendra les intellectuels superflus, on a pu voir clairement en observant le destin de "rêveurs" comme Schleicher et Roehm, que ni les capitalistes allemands ni les intellectuels de ce pays n'ont envie ou se trouvent en position de faire marcher l'histoire à l'envers pour installer une économie de capitalisme d'Etat. Le capitalisme d'Etat n'est pas un signe de vie nouvelle pour le capitalisme mais au contraire un signe de faiblesse. Des tendances vers ce système se rencontrent au début et à la fin du capitalisme, aux deux points faibles de son développement. Le capitalisme d'Etat n'est pas un stade supérieur de l'expansion capitaliste; d'ailleurs, toutes les manifestations de celle-ci doivent disparaître, car toutes ces manifestations portent en elles-mêmes la contradiction entre forces productives et relations de production.

V

Avec la division du travail, à la fois moyen et expression de la croissance des forces de production, le travail est devenu simultanément plus simple et plus difficile. Tout en acquérant une importance plus grande dans le processus social de production, le travail simplifiait son propre processus. Et plus on s'acharnait à cette simplification et plus la demande en travail qualifié augmentait. Malgré et même à cause de la spécialisation, l'importance du travail qualifié a augmenté.

La division du travail accélérée par le capitalisme a eu pour conséquence un approfondissement constant du fossé entre travail manuel et intellectuel. Cette contradiction se rencontre non seulement dans le domaine de la production mais aussi dans toutes les sphères de la vie sociale. L'activité intellectuelle a appris à négliger la connection étroite qui la lie avec l'activité sociale pratique; théorie et pratique, qui dans la réalité ne font qu'un, sont considérées comme séparées, à la fois par le théoricien et le praticien. Les intellectuels se reproduisent en intellectuels, les ouvriers en ouvriers; de plus en plus on en vient à considérer comme un fait réel l'autonomie apparente de chaque groupe. L'idée qu'il y aura toujours des intellectuels apparaît maintenant comme aussi évidente que celle selon laquelle il y aura toujours des hommes de main pour exécuter les travaux peu ragoûtants.

La pratique apparaît dans ce système de pensée comme un produit de la théorie alors qu'elle ne peuvent exister l'une sans l'autre. Cette trompeuse apparence autorise les théoriciens à se considérer comme le sel de la terre et à prendre les ouvriers pour rien de plus que de la matière première avec laquelle ils peuvent travailler. Les intellectuels finirent par se voir sous l'espèce du groupe essentiel et déterminant de la société. Un groupe qui bien sûr est conditionné par le Capital; mais le Capital lui-même finit par apparaître comme une pure création intellectuelle.

Le capitalisme a développé les forces productives d'une manière énorme. Ce développement est le secret du progrès scientifique et par conséquent de l'importance croissante des intellectuels. Quand le capitalisme est en cours de stagnation, "sa" science doit également stagner; avec le déclin du capitalisme doit également apparaître le déclin de "sa" science et par là de ses intellectuels (9). C'est parce que le développement des forces productives n'est pas lié à une forme particulière de société que les intellectuels tout comme la science peuvent être considérés comme "au-dessus des classes". Mais dans une société nouvelle la science perd, et avec elles les intellectuels, les caractéristiques qui ne lui étaient propres que dans la société capitaliste.

(9)- Note de W.L.B. - Ce n'est que par cette pure nécessité que le capitalisme pousse la Science. La guerre a donné à celle-ci un développement prodigieux pour des fins militaires. Ses 600 000 000 \$ dépensés pour mettre au point la bombe atomique a nécessairement conduit au développement de l'énergie atomique, dont le contre coup est un danger supplémentaire pour le système capitaliste tel qu'il est aujourd'hui constitué.

On ne peut préjuger de l'attitude de ceux qui demain rempliront des tâches intellectuelles à partir de l'attitude des intellectuels d'aujourd'hui. On ne peut pas davantage considérer que l'égoïsme de l'homme d'aujourd'hui est la forme dans laquelle l'égoïsme s'incarne de toute éternité. Il y a aussi un égoïsme qui ne peut trouver satisfaction que dans le travail en commun. Mais si l'attitude idéologique des intellectuels d'aujourd'hui ne jette aucun levier sur le développement ultérieur on peut toutefois obtenir un grand nombre de clarités en considérant les nécessités économiques et les variations des relations économiques elles-mêmes.

Avec le déclin du capitalisme une partie des intellectuels doit disparaître. La concurrence entre eux devenant de plus en plus intense ils perdent la possibilité de se reproduire eux-mêmes et leur situation économique devient par nécessité plus mauvaise. La réaction à cet état de choses - une réaction renforcée par le biais de la lutte concurrentielle intensifiée pour des positions s'évanouissant - ne peut-être qu'une surestimation de soi-même. On ne se protège pas de la mort par le suicide, mais un renforcement de l'énergie vitale. Plus la vie des intellectuels devient étriquée et plus ils insistent pour tenter de démontrer à la société la nécessité de leur existence. Ils doivent devenir réactionnaires pour vivre et ainsi ils sont contraints eux-mêmes de contribuer à miner plus encore la position sociale qu'ils avaient jusqu'à alors occupée.

Si les intellectuels capitalistes ne sont plus en état d'aller de l'avant parce que le capitalisme est en voie de disparition, les intellectuels cessent d'être les représentants de la science. Si le prolétariat est en état de diriger les forces sociales de production sur le chemin de la révolution, il en devient du coup le producteur de la science, et les intellectuels seront contraints d'opérer dans le cadre du système communiste (socialiste). Avec la destruction des relations de classe, les distinctions aiguës entre les diverses formes du travail s'évanouiront. La reproduction des forces de travail qui diffèrent par leurs fonctions ne sera plus déterminée individuellement mais socialement.

Sans égalité économique il n'y a pas de société communiste (socialiste). Cette égalité ne doit pas seulement être une possibilité réelle, mais elle doit de plus se montrer capable de faire progresser les forces productives de la société; jusqu'à ce que cela soit, l'instauration du socialisme ou du communisme est hors de question. Mais, si le communisme est lié à la présence de l'égalité, il est hors de doute que cette égalité sera réalisée en fait car les forces sociales de production poussent vers le communisme et cette impulsion est le facteur historique déterminant.

Les distinctions entre travail qualifié et travail ordinaire ne peuvent être abolies ou modifiées que par une amélioration du niveau général du travail. Les variations des estimations des diverses qualifications du travail ont masqué le fait que la distinction entre travail qualifié et non-qualifié devient de moins en moins aiguë. La masse des travailleurs est devenue qualifiée - nous ne négligeons pas le fait que leur travail est taxé de primitif - ce travail se trouve à des milliers de kilomètres du travail primitif de la manufacture.

Certaines exceptions, dont le nombre croit de moins en moins et qui socialement ne comptent pas, mises à part, les exigences formulées à l'égard de cet élément de la population qui remplit les fonctions intellectuelles ne sont pas supérieures à celles demandées à la masse des travailleurs. Elles sont tout simplement différentes. La division du travail a atteint les fonctions intellectuelles dans une grande mesure sans que le niveau des intellectuels eux-mêmes ait baissé pour autant. Même aujourd'hui la grande masse des intellectuels se range dans la moyenne de l'intelligence. Le fait que, dans certaines industries, un seul geste constitue l'activité de l'ouvrier, ne met pas celui-ci pour autant au ban d'une société pour laquelle, en aucune façon, ce geste ne constitue le niveau de la technique du travail. En général les qualifications du travail se sont élevées et ont amené par conséquent une tendance qui ne se dément pas vers la standardisation. Encore plus rapidement que les capacités spéciales des intellectuels se sont développées s'est développée la "formation" dans son ensemble. Ce processus qui peut être suspendu pour un temps doit de plus en plus s'affirmer. Un développement dans un autre sens, un ilotisme permanent du prolétariat interdirait la possibilité du communisme (socialisme) mais, en même temps celle du capitalisme et en fait toute possibilité de vie sociale car régression est synonyme de mort.

Les intellectuels ne jouent pas de rôle économique. L'économie capitaliste n'est pas en fin de compte soumise à la volonté de l'homme mais elle ^{est} déterminée "extra-humainement" par les lois du fétichisme des produits: les intellectuels n'ont à remplir que des fonctions techniques ou idéologiques en faveur du capital; leurs capacités n'ont aucun lien avec la réalité de l'économie sociale. Ils n'ont rien de mieux que les ouvriers à offrir au communisme (socialisme). Ils n'en connaissent pas plus qu'eux sur les lois du mouvement social. S'ils s'intéressent à un changement social ils veulent l'amener par le biais de la conscience. Mais il n'y a pas de conscience sociale et ainsi leurs théories ne peuvent aller au-delà du Capitalisme d'Etat qui sous-entend une dictature sur les ouvriers. Ils veulent organiser la société sur le modèle d'une usine, d'un monopole, d'une université, c'est à dire de la manière dont cette société est organisée aujourd'hui.

Les ouvriers d'ailleurs ne sont guère plus savants. Mais ils n'ont besoin de savoir qu'une seule chose: dans les projets sociaux conçus par les intellectuels, leur place n'est pas celle du maître. S'ils ne le savent pas ils ne pourront éviter de l'apprendre. Leur détresse matérielle, dont ils abandonnent si souvent l'abolition à d'autres, ne peut au mieux qu'être adoucie par le canal de ces autres. C'est aux travailleurs que reste en dernier ressort rien moins que de prendre eux-mêmes en charge l'organisation sociale. Et le fait que seuls ils en sont capables est au même moment le seul moyen de sortir de la pauvreté et de la crise.

Le déclin capitaliste conduit au terrorisme capitaliste. Si le capital ne peut plus s'accroître progressivement il est obligé pour se maintenir de procéder à un appauvrissement absolu de la grande masse de la population. Ceci rend le terrorisme permanent nécessaire. Le terrorisme interdit l'activité politique des éléments les moins paupérisés

de la population. L'avenir appartient à l'insurrection des plus appauvris. En grande partie la pauvreté réelle mène aux soulèvements spontanés qui, à cause du terrorisme régnant, ne peuvent avoir qu'une direction spontanée. Ce caractère spontané qui appartient nécessairement à ces insurrections tout autant que leur taille, qui nécessairement doit être considérable de manière à ce que de telles insurrections soit même possibles, restreignent la participation des intellectuels non encore prolétariés. La masse en révolution est abandonnée à elle-même. Elle peut soit être défaite, et plus tard elle se déchaînera de nouveau car elle ne peut être détruite, soit être victorieuse du Capital et prendre possession des moyens de production. Dans les circonstances que nous venons de décrire les travailleurs ne se rassemblent en masse que dans les entreprises industrielles. Celles-ci sont le point de départ de leurs insurrections et le fondement naturel de leur dictature, de leurs efforts de réorganisation sociale. Les travailleurs n'ont aucun intérêt à l'inégalité sociale; ils ne veulent personne au-dessus d'eux et n'ont personne au-dessous car ils étaient la couche la plus basse de la société. Ils seront obligés de recourir à la "rémunération égale" et ceci dans l'intérêt même d'un processus de production sans heurt, alors soumis à leur contrôle. Une rémunération inégale est toujours le signe que les ouvriers ne dirigent pas eux-mêmes mais sont dirigés. Les ouvriers sont les seuls qui puissent se charger de cette rémunération égale, nécessité sociale; ils seront contraints de concevoir des méthodes économiques pour assurer cette égalité. Pour une société communiste (socialiste) il n'y a qu'une seule unité de mesure: l'unité naturelle. Les machines ne sont alors considérées que comme des machines, des valeurs d'usage, et l'unité de "mesure de la valeur" nécessaire pour la production des objets d'usage ne peut être que naturelle: c'est le temps de travail.

Le caractère social du travail oblige à accepter le temps de travail moyen comme unité de calcul et comme unité de mesure générale de la valeur. L'heure de travail social moyenne interdit l'inégalité économique. Il n'y a pas de communisme (socialisme) sans une telle mesure de la valeur socialement "valable" par laquelle la société est conduite de manière impersonnelle. La détresse de la classe ouvrière ne peut être détruite que par l'instauration du communisme (socialisme). La lutte se poursuivra jusqu'à ce que la socialisation soit effectivement réalisée dans la société. A la rémunération égale se trouve liée la reproduction sociale de la force de travail. Chaque forme de travail est ouverte à tous, la fonction particulière que l'on remplit dans le processus de travail social n'est alors réellement fonction que des capacités individuelles. Ce fait, en pénétrant dans la conscience individuelle, assurera une acceptation relativement sans friction de la division du travail. Le raccourcissement de la durée du travail qui sera alors rendu possible permettra au problème du travail dans son ensemble de devenir, en général, un problème d'importance secondaire; les gens apprendront à considérer que l'exécution de leur travail est une nécessité évidente, comme celle qui leur fait actuellement brosser leurs dents.

Mais, ce n'est pas tellement ce qui se fera dans la nouvelle société qui nous intéresse ici. Nous voulons surtout insister sur le fait que la classe ouvrière d'aujourd'hui est tout à fait en état, sans l'aide et même au besoin contre les intellectuels, de faire sa révolution et de construire la nouvelle société. Cet état de choses est en lui-même la garantie de ce que les intellectuels prendront, dans leur propre intérêt vital, la place qui leur revient dans la nouvelle société et aux conditions de cette société. Il n'y a pas lieu de s'étendre davantage sur les lois du mouvement de la société communiste (socialiste); on peut affirmer cependant que si Nomad s'était davantage soucié de ces lois, il se serait rendu compte que le problème des intellectuels est d'une importance secondaire et que le sujet le plus actuel est de rendre clair à la classe ouvrière que même aujourd'hui elle ^{est} en mesure de construire une société réellement communiste et que toute difficulté qui pourrait être créée par les intellectuels peut être résolue dans le cadre de la dictature du prolétariat.

Ce texte fut publié pour la première fois aux U S A
Il fut réimprimé en Australie par Workers' Literature Bureau
en 1946

Le présent tirage est dû à Informations Correspondance
Ouvrières, comme élément de discussion dans un débat engagé
par des camarades sur la distinction entre dirigeants et
exploités. (1967)

LA GREVE GENERALISEE EN FRANCE

mai-juin 68

Brochure -supplement au numéro 72 d'I C O -juin-juillet 1968
2,50 F -virement au ccp Paris 20.147-54

SOMMAIRE :

I. Il s'est passé quelque chose. II. La société capitaliste.
III. Le mouvement étudiant. IV. Le mouvement ouvrier. V. Participation
et réformes de structures. VI. L'organisation de la production et
de la distribution par les producteurs eux-mêmes.
Annexe: Cinq thèses sur la lutte de classe.

AUTRES BROCHURES D'I.C.O.

- Dictature des Intellectuels.
- Les Provos et la lutte de classe.
- Le mouvement pour les conseils ouvriers en Allemagne.
- Aujourd'hui les comités d'entreprise.
- A propos de Wilhelm Reich / Les conséquences économiques de la
cybernétisation.

Ces brochures sont disponibles au prix de un franc (virement au CCP Paris 20147-54)

L'AUTOGESTION, L'ETAT ET LA REVOLUTION

Brochure de Noir et Rouge . Sommaire:

-Italie. Espagne. Yougoslavie. Algérie.

Correspondance à LAGANT B.P. 113 Paris (18°)

Versanents à Pascale CLARIS CCP 20020-93 Paris.

Ce que nous sommes, ce que nous voulons

Ce texte ne constitue pas un programme ou une plate-forme d'action il constitue le point, d'une discussion permanente entre tous les camarades d'I. C. O. chacun peut le remettre en question. En tout ou partie.

Le but de notre regroupement est de réunir des travailleurs qui n'ont plus confiance dans les organisations traditionnelles de la classe ouvrière, partis et syndicats.

Les expériences que nous avons faites nous ont montré que les syndicats actuels sont des éléments de stabilisation et de conservation du régime d'exploitation.

Ils servent d'intermédiaires sur le marché du travail, ils utilisent les luttes pour des buts politiques, ils sont les auxiliaires de toute classe dominante dans un Etat moderne.

Nous pensons que c'est aux travailleurs de défendre leurs intérêts et de lutter pour leur émancipation.

Travailleurs parmi d'autres, nous essayons de nous informer mutuellement de ce qui se passe dans nos milieux de travail, de dénoncer les manœuvres syndicales, de discuter de nos revendications, de nous apporter une aide réciproque.

Dans les luttes, nous intervenons comme travailleurs et non comme organisation pour que les mouvements soient unitaires et pour cela, nous préconisons la mise sur pied de comités associant de façon active le plus grand nombre de travailleurs, nous défendons des revendications non hiérarchisées, et non catégorielles capables de faire l'unanimité des intéressés. Nous sommes pour tout ce qui peut élargir la lutte et contre tout ce qui tend à l'isoler. Nous tentons par des liaisons internationales de savoir aussi quelle est la situation des travailleurs dans le monde et de discuter avec eux.

Tout cela nous mène à travers les problèmes actuels à mettre en cause toute la société d'exploitation, toutes les organisations, à discuter de problèmes généraux tels que le capitalisme d'Etat, la hiérarchie, la gestion bureaucratique, l'abolition de l'Etat et du salariat, la guerre, le racisme, le socialisme, etc. Chacun expose librement son point de vue et reste entièrement libre de l'action qu'il mène dans sa propre entreprise. Nous considérons comme essentiels les mouvements spontanés de résistance à tout l'appareil moderne de domination alors que d'autres considèrent comme essentielle l'action des syndicats et des organisations.

Le mouvement ouvrier est la lutte de classe telle qu'elle se produit avec la forme pratique que lui donnent les travailleurs. Ce sont eux seuls qui nous apprennent pourquoi et comment lutter ; nous ne pouvons en aucune façon nous substituer à eux ; eux seuls peuvent faire quelque chose. Nous ne pouvons que leur apporter des informations au même titre qu'ils peuvent nous en donner, contribuer aux discussions dans le but de clarifier nos expériences communes et, dans la mesure de nos possibilités, que leur fournir une aide matérielle pour faire connaître leurs luttes ou leur condition.

Nous considérons que ces luttes sont une étape sur le chemin qui conduit vers la gestion des entreprises et de la société par les travailleurs eux-mêmes.

informations correspondance ouvrières

Correspondance : **P. BLACHIER**, 13 bis, rue Labois-Rouillon - PARIS-19°
Abonnement : **Un an - 12 numéros : 6 F.**
Versements : **I.C.O., c.c.p. 20.147-54 PARIS**

ROENOTE à l'adresse ci-dessus - Le Directeur de Publication **P. BLACHIER**.